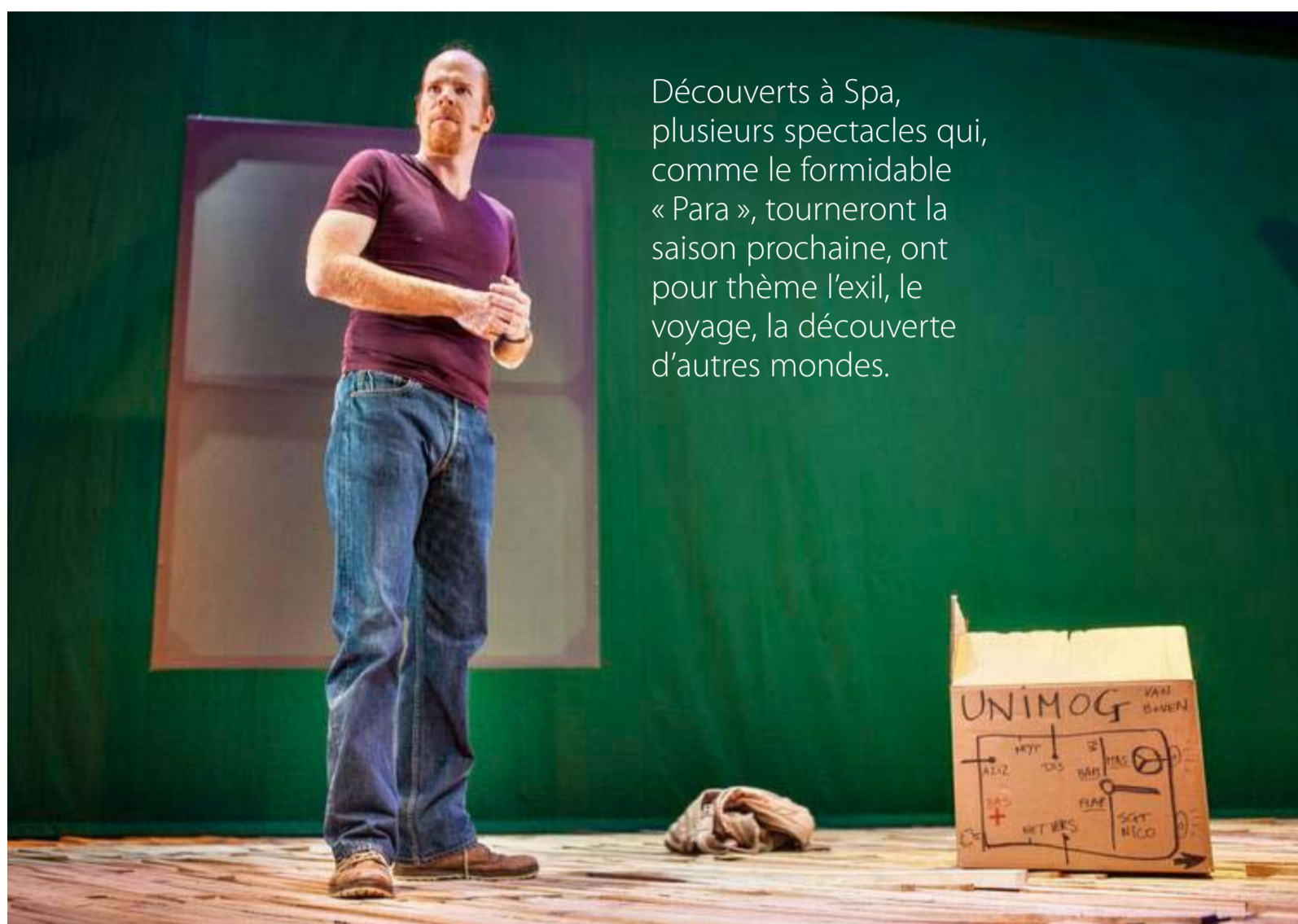


# Royal Festival : des rires, des tripes et de l'humain



Découverts à Spa, plusieurs spectacles qui, comme le formidable « Para », tourneront la saison prochaine, ont pour thème l'exil, le voyage, la découverte d'autres mondes.

JEAN-MARIE WYNANTS

Pas un bruit, pas un souffle, pas un geste dans la grande salle du théâtre du Casino de Spa. Dans ce silence absolu, Bruno Vanden Broecke, seul en scène, fait face crânement à une audience tétanisée. Il y a deux minutes, son personnage de para lancé dans une intervention en Somalie avait réussi à nous toucher, à nous séduire même. Un brave gars, avec des défauts certes, mais un type bien, finalement. Et puis d'un coup, tout a basculé. Une intervention banale, un coup de feu, un blessé, une scène de torture aussi inutile qu'insoutenable. Le voilà devenu un monstre. Mais un monstre debout, face à toute une salle dont il sait qu'à cet instant elle le déteste. Alors il fait front, interpelle le public qui s'offusque, demande s'il y a des militaires dans la salle. Il y en a. Des paras ? Quatre bras se lèvent au parterre et au balcon, accompagnés d'un « oui » sonore. L'un d'eux précise même, avec une concision toute militaire : « Huit mois en Somalie »... S'il était possible, le silence se fait encore plus dense, plus tendu. « Alors les autres, on ne vous entend plus ! », lâche l'homme sur scène...

Au cœur de l'été, quelque chose d'unique est en train de se passer. La rencontre parfaite entre un texte, un acteur et un public.

Au cœur de l'été, tandis que les touristes hésitent entre le short et la doune sous un ciel incertain, quelque chose d'unique est en train de se passer. La rencontre parfaite entre un texte, un acteur et un public. La magie du théâtre dans ce qu'il a de plus fort, de plus insaisissable. Cette magie que le Royal Festival veut mettre en avant en proposant au public des expériences fortes, nouvelles, différentes comme en cette journée où se succèdent le *Patua Nou* de Dominique Roodthoof, *La Montagne de la C\** Les Vrais Majors et *Para* de David Van Reybrouck, mis en scène par Raven Ruëll et magistralement interprété par Bruno Vanden Broecke.

Aucun point commun entre ces trois expériences théâtrales. Hormis l'engagement sans faille des interprètes et une volonté d'explorer notre rapport à l'autre et à soi-même. Et puis cette chose que seul le théâtre permet : le fait de s'adresser directement au public. Pas celui d'hier ou de demain. Celui qui est là ce soir et ce soir seulement et que les comédiens regardent droit dans les yeux,

prennent à témoin, surprennent, effraient, bouleversent, font pleurer de rire ou s'étrangler d'indignation.

Avec *Para*, on a droit à toute la gamme de ces réactions et bien plus encore. Durant les premières minutes, face à ce type en jeans et t-shirt un peu maladroît, plusieurs spectateurs se demandent s'ils ont fait le bon choix. Ils croyaient assister à un spectacle et voici qu'ils ont droit à la conférence d'un ex-para à propos de l'intervention belge en Somalie en 1992-1993. Avec un naturel hallucinant, Bruno Vanden Broecke fait instantanément oublier que chacun des mots qu'il prononce a été écrit par David Van Reybrouck et mis en scène par un Raven Ruëll dont la sobriété rend d'autant plus saisissants les quelques trouvailles qui nous prennent par surprise. Le même trio avait déjà triomphé pendant plusieurs années avec *Missie* où l'acteur campait un ancien missionnaire avec une justesse confondante.

Il se glisse désormais avec la même facilité dans la peau de cet ex-para dont la personnalité est nourrie par les enquêtes et nombreux entretiens de l'auteur avec de vrais militaires. Tout y passe. La formation, les brimades, les cris, les injustices puis la fierté d'y être parvenu. Le premier départ en mission. La Somalie. L'homme raconte, boit de temps à autre un peu d'eau, fait défiler les images en commandant « diapo ! » pour chaque changement. Face au public, il se tient encore comme du temps de l'armée : jambes légèrement écartées, mains croisées et bras légèrement fléchis.

Brut de décoffrage, il fait aussi preuve d'un humour inattendu, notamment vis-à-vis des plus jeunes : « L'encyclopédie Universalis, c'est Wikipédia mais en relié ». Ou « La famine en Éthiopie ? Ça ne vous dit plus rien, hein ? "We are the world", vous connaissez ? Ben c'est là ! ». Bouche bée, on l'écoute, on découvre cette réalité, ces contradictions, ces lâchetés, ces incompréhensions, ces gestes magnifiques, ces dérapages monstrueux, ces rares moments paisibles qui peuvent basculer en un instant, la mort, la peur... Et cette vérité qu'il assène calmement : « On se souvient des héros ou des victimes. Mais entre les deux, on oublie. » Entre les deux comme l'ont été tous ces hommes partis « imposer la paix » dans un pays dont ils ne connaissent rien et qui, de retour chez eux, découvrent que personne ne peut comprendre ce qu'ils ont vécu.

Incrediblement fort, juste, humain, *Para* bouleverse et laisse chaque spectateur groggy par sa capacité à évoquer et à rendre palpable toute la complexité de l'âme humaine.

Patua Nou



Rencontre intime entre chaque comédien et le public itinérant. © LE CORRIDOR

En plein air, un parcours où le public se déplace d'un comédien à l'autre. Tour à tour, chacun raconte une tranche de vie, de sa vie. Chacun parle mais chante aussi et accompagne son récit de dessins réalisés par huit dessinateurs différents. Huit mondes, huit moments intimes où l'on parle de toutes les formes d'exil, de mélange des cultures, de découverte de l'autre et de soi, d'attachement à une terre quittée... Un parcours intimiste incroyablement varié où les confidences se font au grand jour. Où le rire se mêle à l'émotion. C'est la nouvelle création de Dominique Roodthoof, à revoir ce dimanche à Eupen au Festival Haste Töne et les 6 et 7 septembre au Théâtre de Liège. J.-M. W.

Simple spectateurs, professionnels, comédiens, metteurs en scène ou vrais paras, tous sortent de « Para » secoués par le texte de David Van Reybrouck et l'interprétation magistrale de Bruno Vanden Broecke.

© THOMAS DHANENS

La Montagne



Un quatuor aussi hilarant qu'attachant. © BARTOLOMEO LA PUNZINA

Ici, le voyage fantasmé est au cœur du récit puisqu'une jeune troupe entreprend de nous dévoiler dix minutes du spectacle qu'elle est en train de créer en résidence à Spa, autour de l'expédition en haute montagne de deux alpinistes des années 30. Jouant avec maestria du théâtre dans le théâtre, la petite troupe nous entraîne dans le quotidien des créations « made in Fédération Wallonie-Bruxelles ». Bruitages plus ou moins réussis, décor en frigolite, acteur sûr de son charme ou jouant les amateurs culturels et metteur en scène aux rêves démesurés sont quelques-uns des ingrédients de ce spectacle aussi hilarant qu'inventif. À revoir dès le 25 août au Festival Rue du Bocage à Herve. J.-M. W.

DERNIER WEEK-END

## Chefs-d'œuvre des collections à la Boverie



© RIK WOUTERS/D.R.

Les collections des musées sont souvent passionnantes. Mais ceux-ci manquent d'espace pour les montrer en permanence. Il faut donc profiter de ce dernier week-end pour découvrir les chefs-d'œuvre des musées liégeois à la Boverie. Rik Wouters, Magritte, Evenepoel, Ingres, Emile Claus, James Ensor, Chagall, Gauguin, Alechinsky, Gilbert & George et beaucoup d'autres sont de la partie, avant, pour un grand nombre d'entre eux de rejoindre les réserves. Ne manquez pas cette occasion de leur rendre visite.

Ces 17 et 18 août à la Boverie, [www.laboverie.com](http://www.laboverie.com)

Bruno Vanden Broecke

# Acteur «Para» normal

Doux colosse, cet interlocuteur exquis est capable de terrifier une salle à lui tout seul dans «Para». Son interprétation d'un soldat belge dans une mission désastreuse en Somalie sidère tout le monde. Il le joue maintenant en français.

Par Cécile Berthaud

## LA FIGURE

**Q**ue pèse le talent? Les alchimistes peuvent ranger les alambics et leurs élixirs, nous, nous sommes à l'aléatoire. À la naissance. Et il s'en est fallu de peu pour que ces 68 kg de vie prématurée ne glissent vers les coulisses du monde. Mais «chance»? «force»? «expertise»? Bruno Vanden Broecke est parmi nous, sur le devant de la scène belge. Acteur très connu en Flandre, surtout grâce à des séries télé conquises. Il s'est fait un nom en francophonie avec «Missions». Il a joué 93 fois en français (plus de 200 fois en néerlandais) chez théâtres du Québec. Un monologue écrit par David Van Reybrouck sous la forme d'une confidence d'un père missionnaire au Congo. «Ce texte est en moi, il est devenu une partie de moi. Je le joue depuis 11 ans, et je ne l'ai jamais joué. Il se bouffe, il bouffe comme une bonne bouteille de vin. Les phrases de «Missions» entrent en résonance avec le cycle de la vie et avec ma propre vie. Durant ces 11 années, j'ai perdu mon père, j'ai eu mes enfants. À mes veilles aussi il s'agit d'engagement. D'autant qu'il parle de l'engagement, qui n'est pas quelque chose qu'on doit faire une fois, mais plusieurs fois. Il faut reconstruire l'engagement. C'est l'une des phrases fortes de «Missions». Ça me rend heureux de pouvoir prononcer de telles phrases. C'est comme une confession adressée, nous lire et il devient un capucchin. L'homme est profondément aimable, intéressé et attentif à l'autre, loquace sans exotisme. Entier, mais pudique.

**«Il n'est pas capable de jouer comme il le fait si tu n'as souffert. Attention, ce n'est pas quelque'un de triste! Non, il n'a aucun talent pour la dépression. Mais on sent qu'il porte des chagrins.»**

DAVID VAN REYBROUCK, AUTEUR DE «PARA»

Son cœur enfante, il ne s'étend guère. Il a grandi près de Saint-Nicolas, couré par des parents aimants. Un père qui enseignait la météorologie en école technique, une mère qui était assistante sociale. Il était fils unique et s'en était senti. Il fut très heureux d'annoncer et beaucoup d'attention dans ma vie. On sait pourtant qu'il a vécu des années sombres à l'école, victime d'humiliations de la part d'un professeur et de la, de moqueries de la part d'élèves. Il ne cultive pas la rancune. Ses blessures, il les a pensées, distillées mais pas mises de côté. Il vit avec. Il y a quelque chose de très poétique en lui. Une sérénité enracinée dans ses fragilités, ébranlé est très accessible, très simple, d'une grande générosité. Et en même temps je reviens chez lui une certaine douceur, une place intérieure dont il parle très très clairement. David Van Reybrouck, je le vois à travers son

jeu: tu n'es pas capable de jouer comme il le fait si tu n'as souffert. Attention, ce n'est pas quelque'un de triste! Non, il n'a aucun talent pour la dépression. Mais on sent qu'il porte des chagrins.

**Un jeu naturel**  
C'est à elle sa capacité à mêler puissance et tendresse qui avait tapé dans l'œil de David Van Reybrouck. L'écrivain et historien l'a vu dans «L'opoldé II» (2002) et Bruno Vanden Broecke lui est apparu parfait, dans sa tonalité, ses volumes et ses silences, pour le personnage de missionnaire sur lequel il était en train de travailler (en parallèle de son fameux «Congo»). «Depuis lors, je me suis rendu compte qu'il combinait beaucoup plus. Il a un éventail de jeu incroyable. Ce n'est pas un comédien, c'est un village. Il est capable d'interpréter de l'intérieur toute une série de personnages. Vraiment de l'intérieur. C'est du De Vito, un style de Charles Sclafani: une tradition de jeu technique avec un très grand naturel. Beaucoup de gens ont l'impression qu'il invente les mots sur le moment, expose David Van Reybrouck, dont le mot qui reviendra le plus souvent dans notre entretien sera «impressionnant».

Fort impression, Bruno Vanden Broecke, 44 ans, la fait assis sur le jury des Louis d'Or, les prix du théâtre aux Pays-Bas. Son jeu étonnamment naturel lui a valu, un septennat, le prix du meilleur rôle posthumi masculin pour Duran, «l'ami» Tim. Bruno Vanden Broecke est un acteur qui ne semble pas jouer: il est son personnage. Le parti Nico Sclafani, Kiersey et multilingue au début du spectacle, il s'est même fait le spectateur au collet et sans merci, il l'annonce dans son regard pour finalement déboucher sur une profonde tristesse et une rage immense. Dans un monologue grandiose, qui transmet le théâtre documentaire, Vanden Broecke donne la parole à l'impulsif pour évoquer un moment «Chagrins des Belges», a commenté le jury qui n'avait plus remis ce prix à un belge depuis soixant ans.

**Les rapports humains avant tout**

«C'est mon tout premier prix, mais c'est directement le prix, soulet le principal concerné. C'est une reconnaissance énorme et j'en suis très content. Mais comme j'ai eu dans mon discours quand on m'a remis le Louis d'Or, c'est assez contradictoire: on ne joue pas pour gagner un prix, ce n'est pas un match ou une course à lui. Il joue parce que cela le rend heureux et parce qu'il se sent fasciné par le lien qui se crée avec le public. s'il attrape le virus du théâtre grâce à une pièce en un moment en seconde. Et là, j'ai vu, j'ai senti les gens qui risent parce que j'avais dit quelque chose de telle ou telle manière. Depuis, c'est toujours un peu un miracle d'entrer dans une salle de théâtre où les gens qui sont là ont acheté un billet, sont venus pour le voir. Tu entres sur scène, ça commence et tout! C'est comme un concert, mais avec des mots. J'essaie chaque soir de donner quelque chose de moi au public, et de recevoir. Si quelque chose ne va pas dans le rapport artistique alors quelque chose n'a pas dans le résultat artistique, estime-t-il.

Une attention au public qui le rend très doué pour les monologues. Son tout premier rôle professionnel, début 90, c'était leurs être un monologue, dans «Win for



© DIETRI TELFANIS

**Je reviens encore ma mère à mon retour de l'audition pour entrer dans l'école de théâtre: quand elle a vu que je rayonnais, et donc que j'avais réussi, son visage s'est décomposé...»**

BRUNO VANDEN BROECKE, ACTEUR

l'es. «C'est là, ma mère l'a vu, dit-il de suite. Et on sent que c'est important pour lui. Non, plus qu'important, précieux. Tout comme le fait qu'elle ait pu voir, avant qu'un cancer ne l'emporte à 18 ans, qu'il gagnait son pain avec le théâtre. Car ses parents n'ont pas été très ravis quand, une fois son diplôme de philologie en poche, il a commencé une école de théâtre. «Tu es diplômé, tu peux être professeur, alors à quoi bon le théâtre? me demandait-ils. Je reviens encore ma mère à mon retour de l'audition pour entrer dans cette école: quand elle a vu que je rayonnais, et donc que j'avais réussi, son visage s'est décomposé... Il quittera l'école en cours de route, deux ans

plus tard, pour être auprès d'elle, assaillie par la maladie. Ce qui est loin de lui avoir fait plaisir. Professeurs et comédiens connaissent la qualité de son jeu et en trois coupes de fil reçues pendant qu'il se rasait, sa saison suivante était complète. C'était à la vingtaine et celle-ci n'est jamais arrivée. Et qu'en a pensé sa maman, finalement, de son fils sur scène? «Elle était fière. Très fière. Alors père aussi. Je pense qu'il a dû voir «Missions» mal joué. Et à la fin, il touche le coude de ma voisine... qu'il se console absolument pas - et je vois sur ses lèvres qu'il dit: 'C'est mon fils'».

Aujourd'hui, Bruno Vanden Broecke a souvent le luxe de pouvoir choisir avec qui il va travailler. La sélection d'auteurs ses projets non pas sur base du texte, mais des rencontres. «Ça part souvent de conversations et d'intuition. Mon expérience est profond que quand on choisit par intuition, on est bien plus heureux car on est intrinsèquement pas par le résultat, par l'arrivée, mais par le voyage. Reste qu'il est positif par une malédiction des parents. Il m'est arrivé de générer une catastrophe. Pour la première de «Para», en néerlandais, j'ai eu trois jours de mémoire! Lui qui a des centaines de pages de textes en mémoire et qu'il peut ressortir quasi à la demande.

Ses premières au théâtre ressemblent à première entrée en scène dans la vie: elles ont été la catastrophe. Pour, finalement, dans un cas comme dans l'autre, être magistralement réussies.

## Le making of de «Para»

Préparé en secret, «Para» donne une voix minuscule aux paramilitaires envoyés en mission.

**C**e monologue, l'auteur, le metteur en scène et l'acteur tout préparé en secret. Après le succès de la longévité de «Missions» (joué 280 fois et à Londres), David Van Reybrouck, Bruno Vanden Broecke et Raven Raell vont lancer un travail exceptionnel sur une nouvelle collaboration, «Para». Sans pression, sans attentes, sans dérangeant. On a demandé au KVS de ne pas le mettre dans le programme. Sinon, cela allait nuire notre créativité et notre liberté, explique David Van Reybrouck. Le théâtre contemporain a besoin de travailler en silence, sans les attentes d'un public. Para a été annoncé 42 semaines avant la première. C'était un risque pour le KVS car il n'avait que cinq semaines pour vendre le billet. Mais le pari a été gagné: il a fallu attendre deux dates. Il faut en silence pour créer. Il faut pouvoir se retirer. C'est important pour nous trois. Je ne pense pas qu'un narratif pu faire cette pièce sans cette opportunité. Il ne faut pas que l'écriture soit une usure. C'est un processus. Il faut avoir la chance d'échouer. Brûlé était que l'échec soit un signe de liberté.

Dans «Para», un paramilitaire belge raconte son vécu de la mission de pacification en Somalie en 1999-2000. «Histoire Hoops», qui a fini en désastre, en tragédie. Si le sujet est lourd, les trois hommes, devenus amis, ont la collaboration poétique et harmonieuse. «C'est une pièce minuscule de se mettre à table ensemble, on se donne beaucoup d'énergie, de jouer très. Il y a quelque chose qui se passe, une magie, un plaisir de travailler ensemble. C'est un voyage à trois. On avance, parfois on heurte, on revient sur nos pas. C'est un voyage très agréable», ajoute-t-il.

Pour écrire «Para», David Van Reybrouck a, comme à son habitude, épluché les études sur cette mission. Les rapports des ONG, les correspondances de deux soldats et notamment celles de ceux qui l'ont vécu. Sept militaires au total, quatre soldats et trois haut gradés. «Moi, je craignais

les réactions du côté de l'armée, comme Bruno Vanden Broecke. Mais en fait, j'ai l'impression que les militaires sont très contents d'avoir reçu une voix minuscule. Il y a une défiance, un attrait de l'armée. Para est entre les deux. Il s'agit surtout de donner la possibilité aux gens de comprendre un être humain. C'est très important et très noble.»

L'acteur n'a pas pour habitude de s'immerger dans le sujet pour préparer une pièce. «J'ai toujours peur que rencontre les gens du terrain soit à ma imagination.» Malgré tout, David Van Reybrouck les a rencontrés, lui et le metteur en scène, pour construire un paramilitaire de cette mission. Un interview en paramilitaire pour nourrir leur écriture. Mais j'ai beaucoup écrit à Bruno et Raven et qui ils m'ont dit, ce n'est pas pareil. Meux vaut se glisser dans la situation. Tirer une arme en main, savoir les différences, savoir de quoi on parle, c'est fondamental. On a eu un tour d'horizon impressionnant par un para en courtier. Il nous a aussi montré avec quel type d'appareil il communiquait en sa-g. Cette immersion nous a permis de faire un texte, c'est d'ailleurs, raconte l'écrivain, «C'est extraordinaire, abondante. Il faut reconnaître la lente, avec la puissance, le coffre. Le lecteur de consignes grâce auquel il écrivait son émission de radio préférée que se frotte lui érengéjé et lui envoi». Ça m'a vraiment inspiré.»

La création de «Para» s'est faite en coexistence, dans des échanges permanents. Lors de l'autour qui dure trois jours, dans un climat de confiance et de sérénité. Bien que ce soit plus stressant pour Bruno Vanden Broecke qui le porte seul sur scène. Et qui a eu, à l'époque, fin 2016, que quatre semaines pour ingérer le texte. La pièce vient d'être créée en français. La première belge aura lieu à Charente.

C.B.



L'Echo 13/10/2018, bladzijden 52 & 53

All rights reserved. Gebruik and reproductie enkel mits toelating van de uitgever via L'Echo



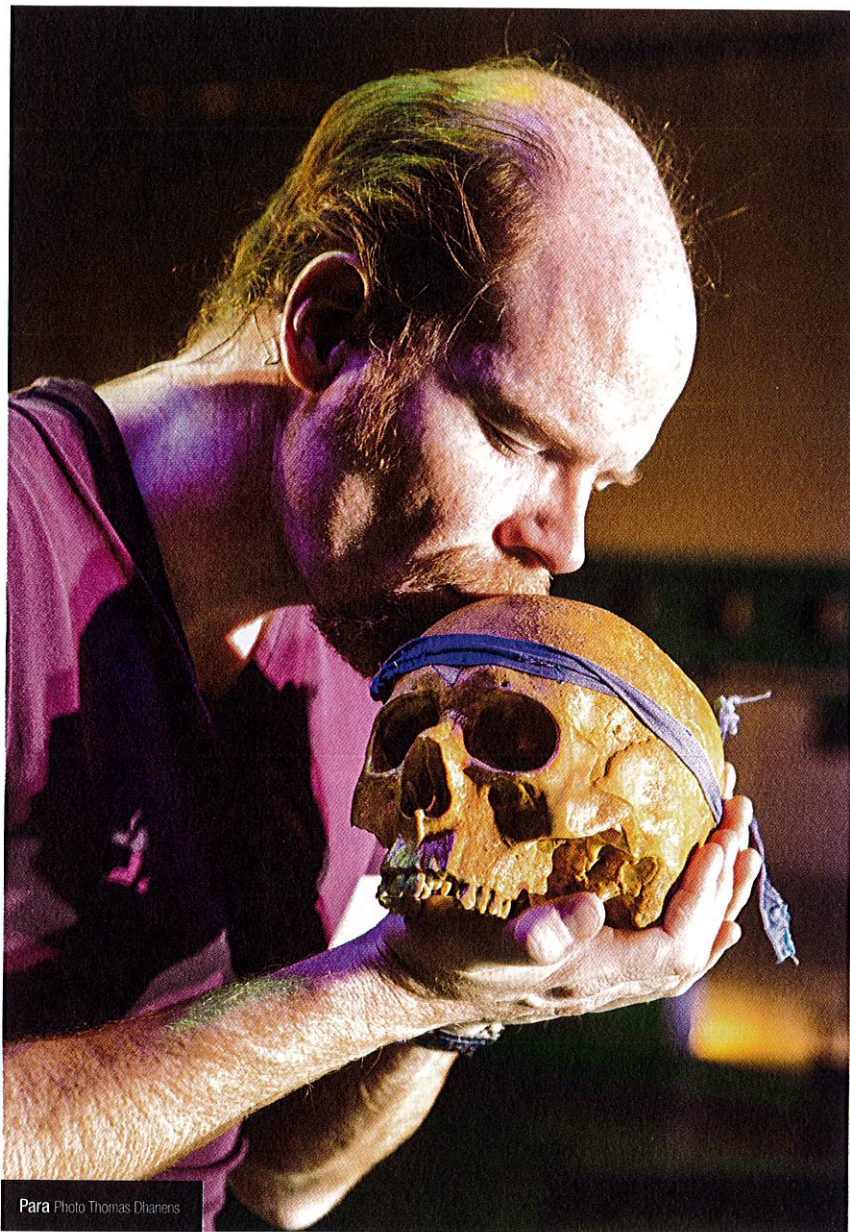
## AU THÉÂTRE DES OPÉRATIONS

David Van Reybrouck, Raven Ruëll,  
Bruno Vanden Broecke reviennent  
dans une pièce bouleversante

David Van Reybrouck, Raven Ruëll, Bruno Vanden Broecke : même auteur, même metteur en scène, même acteur... Aucun des spectateurs qui avaient découvert « Mission » en 2014 au TNBA n'aura sans doute oublié les inflexions belges des noms de ce trio prometteur à la fois de tant de puissance et de tant de subtilité. Après les avoir immergés dans les états d'âme poignants d'un père blanc investi pendant quarante-huit années au Congo, les voici dans les entrelacs des pensées d'un ex-soldat en Somalie. À la croisée des zones d'ombres d'une histoire récente entachée de scandales (celle de l'intervention militaire belge en Somalie de 1992 à 1993), des dérives personnelles et des tourments intérieurs, « Para » explore à la fois l'intime et le politique ; l'idéalisme, ses limites et ses aveuglements.

Remarquablement documenté par l'historien de la culture, archéologue et auteur multiprimé David Van Reybrouck, le monologue livre une analyse toute en nuance de la complexe tragédie des opérations de « maintien de la paix ». Nourri d'archives, de publications et d'interviews de para-commandos, simples soldats comme officiers ayant participé à la mission, il interroge sans manichéisme les failles et les manquements où les rêves de chevaliers blancs se heurtent au réalisme du chaos ambiant.

Déjà renversant dans « Mission » qu'il continue de jouer d'un bout à l'autre de l'Europe dans quatre langues différentes, Bruno Vanden Broecke interprète un « Para » troublant dont



Para Photo Thomas Dhanens

les introspections bouleversent toutes les tentations de jugement à l'emporte-pièce souvent privilégiées par les flux de l'information de notre monde contemporain. Parce qu'il ne juge ni ne défend, « Para » éprouve la capacité de ses spectateurs ébranlés à compatir au sens premier

avec son personnage ambivalent. Plus qu'un spectacle donné à voir ou même à penser : une expérience captivante.

« Para », David Van Reybrouck, Raven Ruëll,  
Bruno Vanden Broecke, du 19 au 23 novembre,  
TNBA, Bordeaux.